

« Bonjour, je voudrais une rencontre interhumaine avec VOUS »

Anne Le Pennec

DANS **L'ÉCOLE DES PARENTS** 2018, PAGES 35 À 39
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISBN 9782749262086
DOI 10.3917/eres.cotti.2018.01.0035

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/accompagner-les-adolescents--9782749262086-page-35.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Bonjour, je voudrais une rencontre interhumaine avec vous »

Anne Le Pennec

Il parle depuis plus d'une heure. L'amphithéâtre plein à craquer est suspendu au fil de son discours épicé de bons mots. « L'éthique sans Lévinas, c'est comme le Tour de France sans vélo. Ça marche moins bien. » Dominique Depenne, docteur en sociologie politique et chef de service éducatif, parle en marchant, marche en parlant, s'anime et s'amuse : « Est-ce qu'on cherche à se rendre conformes ? Ou est-ce qu'on essaie d'exister en tant qu'individus ? » Dénonçant tour à tour les logiques identificatoire et de chosification de l'individu à l'œuvre dans beaucoup d'institutions, il plaide pour une relation interhumaine assumée et appelle les professionnels à exercer leurs facultés d'étonnement à chaque rencontre. « L'humanité commence avec "Bonjour", affirme-t-il. Un vrai "Bonjour", qui ne porte pas atteinte à l'intégrité ni à l'altérité de la personne. » Dans le travail social, poursuit Dominique Depenne, « l'accompagnant

est un hôte, c'est-à-dire celui qui est accueilli, car l'autre lui a adressé une souffrance, une difficulté ou une fragilité. La demande de la personne peut parfois s'arrêter là : rencontrer. » Lorsque les termes « dossier électronique », « usagers » et « projet » font irruption dans la conversation, il se délecte : « Je commence par flinguer lequel ? La tyrannie des dossiers, électroniques ou pas, fait partie du processus de chosification de l'autre. Cela va à l'encontre d'une relation éthique. » Et de raconter une anecdote puisée dans sa vie de chef de service : « Deux éducatrices sont venues me dire qu'elles n'avaient rien dans le dossier d'une personne. "Quelle chance ! leur ai-je répondu. Prenez un temps pour discuter avec elle, c'est elle qui connaît le mieux son histoire." » Quand le conférencier dénonce le virage vers une relation marchande de type « prestation de service », l'assemblée applaudit. On lui fait passer une question sur l'éthique de l'acte. « Je ne sais pas ce que cela veut dire. L'éthique revient à se poser la question de l'autre, point barre. » « Logique techniciste », « tyrannie de l'évaluation », « infâme prise en charge »... Le propos est vindicatif, les mots choisis pour marquer. « Tout de même, certains demandent explicitement à être pris en charge », ose un participant. « Je ne crois pas qu'ils cherchent à être pris, comme des choses », réaffirme Dominique Depenne. Sur la notion de projet, dont une participante rappelle qu'elle est au cœur de la plupart des formations en travail social, il se montre moins catégorique. « Le projet

est intéressant s'il permet de renforcer la cohésion entre les personnes de l'équipe. Mais, avec les bonnes pratiques, les référentiels et la démarche qualité dans son ensemble, il participe à définir une nouvelle grammaire du travail social et nous forge l'esprit. C'est l'asservissement techniciste de l'accompagnant que je condamne. Cela étant, l'histoire n'est pas terminée. Le travailleur social peut résister. » Grâce à l'éthique, justement, qui prône l'art délicat de la proximité.

Maëla Paul, docteur en sciences de l'éducation, invite elle aussi à s'interroger sur ce que l'on fait vraiment quand on accompagne et sur les mots utilisés pour en parler. « Usager », « partenaire » : comment nommer l'accompagné ? « "Usager" est une notion juridique, rappelle-t-elle. Le vocabulaire reflète l'injonction politique. La confusion actuelle vient du manque de clarification des mots employés. » Recevoir une commande institutionnelle et la traduire en démarche humanisante, chemin faisant avec la personne, voilà l'enjeu de l'accompagnement. « Quitte à transgresser parfois, pour insuffler de la vie et de la souplesse dans le cadre imposé. Faute de quoi l'on passe à côté de l'accompagnement qui, même soumis à une injonction politique, reste une chance d'être aux côtés de la personne. » Être à la bonne place, ni trop près ni trop loin et hors de tout rapport de séduction... Un doigt se lève : « Comment faire ? » Maëla Paul rappelle que l'accompagnement est tissé de rapports et de liens, complémentaires. « Le rapport fait référence à la fonction de chacun,

instituée une fois pour toutes et non interchangeable. L'un est le bénéficiaire, l'autre le professionnel. Le lien, quant à lui, s'établit de personne à personne. Le rapport est l'occasion d'introduire du lien. Le va-et-vient doit être permanent entre ces deux postures. » Un éducateur en foyer réagit : « Notre rôle n'est-il pas aussi de transmettre des valeurs sociales ? » Oui, l'accompagnement vise à aboutir à une situation respirable pour la personne et viable pour la société. Mais, les commandes étant normées, c'est un enjeu pour les professionnels de se situer par rapport à ces normes, « pour ne pas les subir », insiste-t-elle. Lorsque l'accompagnement est imposé, pointe une éducatrice en service de protection de l'enfance, il est difficile de sortir du rapport pour pénétrer dans le territoire du lien. « L'injonction percute la philosophie de l'accompagnement, reconnaît la formatrice. Mais si l'accompagnant ne fausse pas compagnie à ces jeunes, ils vont peut-être passer du "à quoi bon ?" au "pourquoi pas ?". C'est la preuve, déjà, qu'il se passe quelque chose. » L'accompagnement peut débiter par un refus « parce qu'il commence là où en est la personne », souligne-t-elle. Une psychologue évoque d'une voix pâle son travail avec des mineurs incarcérés après un parcours en familles d'accueil et en foyers. « Eux semblent ne jamais être prêts, car les accompagnements se sont succédé, fractionnés, sans que jamais le lien ne s'établisse », constate-t-elle avec émotion. « Il faut être fort individuellement et collectivement pour affronter cette croyance qu'aucun accompagnement

n'est possible », commente Maëla Paul, avant de poursuivre : « Créer de la continuité malgré les discontinuités est déjà une forme d'accompagnement. On peut toujours se demander quelle serait, dans cette situation actuelle, la plus petite chose modifiable et non déléguable ? C'est parfois très peu, comme se tenir avec l'autre en baissant la garde. » Une psychologue de la protection judiciaire de la jeunesse demande le micro : « L'accompagnement remet en question le vécu d'abandon de l'adolescent. Il me semble que nous pouvons être l'objet qu'il jette pour vérifier qu'il revient. En restant présents, nous leur signifions qu'ils sont importants pour nous. Pour moi, il y a des pulsions de vie derrière ces réactions de rejet. » Silence dans le vaste amphithéâtre du Conservatoire de Nantes. « Merci, simplement, pour ce témoignage, glisse la conférencière. Rien d'autre. »